

De la didactique En psychanalyse et en psychothérapie Freudienne

Rappel épistémologique

- La psychanalyse telle que Freud en a élaboré le modèle théorique s'inscrit dans l'ensemble des sciences sociales et humaines. A ce titre, sa consistance tient à la pertinence de ses concepts fondamentaux et à la cohérence de leurs agencements en système explicatif.

La psychanalyse a pour objet l'appréhension des phénomènes psychiques et l'explication de leurs dysfonctionnements. La théorie psychanalytique permet de concevoir un appareil psychique dont le fonctionnement, s'étayant sur (et produit par) le système nerveux central, définit une réalité psychique dans ses rapports et relations avec la réalité dite "objective". L'appareil psychique, comme fiction théorique, est un organe de traitement des données des connaissances et des relations affectives et sexuelles.

Cette modélisation catégorico-déductive, parce qu'elle se construit dans un contexte de sciences affines du même type (anthropologie – sociologie – psychologie – linguistique) ou du type hypothético-déductif (physique – physiologie – biologie – endocrinologie, etc....) est appelée à se transformer en fonction des évolutions de son environnement.

La théorie psychanalytique n'existe pas comme fixée une fois pour toute, aux risques de se figer en croyances religieuses ou magiques. Elle doit être pensée, à tout moment, par ceux qui en sont les tenants et les garants. Sa validité en dépend.

Freud s'en était rendu compte, très tôt, quand il prend conscience que l'hystérie n'est pas "causée" par une séduction incestueuse traumatique et réellement effectuée. Il révisé donc, dans les premières années 1900 ce dogme qu'il avait cru pouvoir édicter à l'issue des "Etudes sur l'hystérie". Il y substitue la théorie naissante du fantasme.

- Cette croyance en une théorie définitivement établie est d'autant plus illusoire que la psychanalyse étudie des phénomènes et non pas des faits. Un fait, dans le champ des sciences de la nature, est un événement physique observable, mesurable, expérimentable, c'est à dire reproductible ; un phénomène psychique est certes un événement observable, mais il ne peut être mesuré ni expérimenté. Freud, d'ailleurs, l'annonçait en 1933 et ne manquait pas d'affirmer que les progrès de la biologie permettraient, sans doute, de découvrir les clés neurologiques qui servent de substratum aux phénomènes psychiques que la psychanalyse modélise.

En réalité, il n'est pas sûr que cette prévision trouve, un jour, sa vérification. En effet, il est hautement improbable que les phénomènes psychiques, à l'instar de ceux du langage, se réduisent jamais à des mécanismes neurobiologiques, quel que soit le degré de complexité que les chercheurs seront en mesure d'élucider. De fait, cette complexité neurobiologique, que nous ne faisons qu'entrevoir aujourd'hui, inciterait à penser que le substratum biologique des phénomènes psychiques se situera à la fois comme cause et comme conséquence d'un ensemble d'interactions structurées comme un système, dont le rôle exact et le poids dans la constitution de l'appareil psychique resteront définitivement indécidables.

C'est ce que les travaux de Jean-Pierre Changeux sur l'épigenèse par stabilisation sélective, fondée sur le concept "d'enveloppe génétique", laissent entrevoir. Cette avancée semble mettre un terme définitif à la polémique de l'acquis et de l'inné dans la détermination des conduites humaines. D'autant que les travaux de Henri Atlan sur l'auto-organisation confortent (et sont confortés par) ce concept. Tout se passerait alors comme s'il y avait une prédétermination génétique d'un appareil psychique dont le développement se déroulerait, ensuite, selon les lois de l'auto-organisation. Alors, les métaphores mythologiques et les phases de développement décrites par les psychanalystes seraient une manière indirecte d'exprimer ces lois d'organisation.

Les avancées sur l'origine du langage chez l'homme militent en faveur de cette hypothèse puisque l'ensemble de la communauté des linguistes s'accorde à penser que le langage n'est pas seulement appris mais qu'il bénéficie d'un déterminisme "embryonnaire" génétique puisqu'un groupe humain qu'on aurait isolé du monde développerait un langage d'abord "pidgin" sans syntaxe puis, à la deuxième génération, une manière de "créole" qui ferait apparaître une organisation syntaxique. Il est à noter qu'à la sortie du camp de Tirezin, où avaient été incarcérés et quasi isolés des enfants encore infants, ce phénomène de langage archaïque avait déjà été observé par Anna Freud.

- Reste que l'on doit prendre conscience que si on veut faire perdurer la rigueur épistémologique que Freud n'a jamais cessé de revendiquer malgré le décalage entre ses avancées et le contexte scientifique de son époque, il est clair que nos présupposés ne peuvent plus être pensés de la même manière qu'ils l'étaient en son temps. Freud, lui, fondait l'armature de ses concepts et leur définition, dans la perspective de la physiologie, de la physique, de la chimie, de la philosophie de son temps. Si nous ressentons l'ardente nécessité de rester fidèle à cet idéal d'inscrire la psychanalyse comme corpus scientifique dans le contexte des systèmes de connaissances de notre temps, alors il est primordial de se donner les moyens pour que les générations de psychanalystes et de psychothérapeutes à venir puissent trouver, auprès des didacticiens, les repères nécessaires à partir desquels il leur sera possible d'accéder à cette position singulière. Et cet état de fait exige des remaniements, aussi bien dans nos modélisations que dans leur mode de transmission, non encore advenus malgré les tentatives, parfois fructueuses, de quelques personnalités d'exception.
- Aujourd'hui, nos modélisations tiennent le plus souvent d'un empirisme déclaré (le prétendu enseignement de la clinique) ou de présupposés toujours positivistes inadéquats à en assurer la validité. Modèle de penser dont, en France, Auguste Comte a été l'ordonnateur et qui prévaut et s'applique, depuis le début du XIXème, à l'astronomie et la physique jusqu'à la sociologie et la psychologie. Freud n'y a donc pas échappé, quoique à l'évidence, son intuition scientifique lui ait fait pressentir les limites et les contraintes de ce cadre épistémologique eu égard à la percée qu'il effectuait dans la compréhension des phénomènes psychiques.

La réalité psychique, dans ses interactions avec le système nerveux central et le corps et dans ses modalités de perception et de construction des objets du monde, parce que fondée sur le concept coupure "d'inconscient" ne pouvait relever de cette approche rationaliste positiviste. Insatisfait, toujours, de ses propres avancées, sans doute parce qu'exprimées à partir de prémisses méthodologiques insuffisants, il n'a pas cessé d'en ré-élaborer "l'expression" (au sens où Gilles Deleuze la définit dans la philosophie de Spinoza, à savoir que l'expression serait acte de connaissance qui ne resterait pas extérieur à l'objet à connaître, mais qui exprimerait l'objet lui-même.)

Pis aller qui, au moins, lui évitait de figer sa pensée dans le dogme et la tradition sectaire. Manière d'anticiper, aussi, l'axiome de transformation permanente qui émerge de la pensée systémique.

- Ainsi nos modèles explicatifs doivent s'originer d'autres conceptualisations que celles à partir desquelles Freud inventa la psychanalyse et ses concepts fondamentaux. Et leurs "expressions" doivent s'effectuer à partir d'un corpus de références non seulement linguistiquement différent, (si tel était le cas alors il s'agirait seulement de faire du neuf avec du vieux), mais surtout conceptuellement en relation avec les avancées de ces sciences affines d'aujourd'hui.

Pour qu'un modèle reste valide, non seulement il faut le transformer en intégrant des données nouvelles qui ne préexistaient pas, mais il faut en actualiser l'expression au risque sinon de sombrer dans l'obscurantisme le plus rétrograde.

Par exemple, on ne peut plus penser l'économie du désir et son énergétique uniquement avec les mêmes concepts de la thermodynamique classique que Freud utilisait. Il est fructueux de le référer, métaphoriquement, à la théorie du chaos dont les principes de l'imprédictibilité et la référence à une tension constante peuvent permettre de mieux concevoir son effet singulier. Ce qui n'empêche que le principe du plaisir qui transcrit, dans le champ psychique le principe d'homéostasie, reste valable pour modéliser l'économie de la libido comme pulsion sexuelle (dont le cycle est constitué d'une poussée, émanant d'une source et visant un objet).

- Cette inadéquation entre méthode de penser et objet à penser, quoique dans la plupart des cas non clairement établie et, partant, non consciente, entraîne un malaise pour les psychanalystes attachés à l'obligation de remaniement permanente de leur acte. Au point que certains en viennent à conclure que la théorie psychanalytique, élaborée par Freud, et enrichie par ses grands suivants, est fondée, non pas sur des organisations psychiques telles que normalement elles doivent s'agencer, mais sur des séquences pathologiques présentées comme phases normales de développement. Ainsi, les phases paranoïdes et dépressives attestées par Mélanie Klein et le complexe d'Œdipe ne seraient que des "déviances" dans la mise en place de l'appareil psychique alors que les phases saines du développement resteraient, encore, à découvrir. Je poserai l'hypothèse que l'impertinence dans la formulation des théories psychanalytiques tient au fait qu'elles ont été (et sont encore) imperturbablement élaborées, certes à leur corps défendant, avec les mêmes ingrédients que les sciences positives. Parce que, en tout cas pour les plus marquantes, il n'y avait, à l'époque où elles ont été produites, aucune méthode alternative. C'est le sens qu'il faut donner au verdict de Wittgenstein "la psychanalyse est une mythologie d'un grand pouvoir".

Verdict malheureusement incontestable dont certaines assertions péremptoires ne font que confirmer le bien fondé. Par exemple, on a appliqué le principe de causalité réductionniste pour déterminer l'étiologie des phénomènes psychotiques infantiles et ériger, en fin d'analyse, en loi intangible une simple contre vérité notoire. En effet, d'éminents psychanalystes d'enfants sont tombés d'accord pour affirmer qu'un déterminisme généalogique expliquait l'apparition d'une psychose infantile dans une famille.

Cette loi consiste à énoncer que si les parents des deux générations précédentes ont eu une résolution du conflit œdipien non advenue, alors l'enfant issu de cette lignée sera inéluctablement psychotique. Quoique le réductionnisme rationaliste ait été respecté, cette prétendue loi n'a aucun sens.

Puisque, aussi bien, il peut y avoir dans la même fratrie des enfants normaux ou banalement névrosés. De telles observations doivent être considérées, au mieux, comme facteur et marqueur de risque.

Il ne faudrait pas conclure pour autant que ces auteurs sont incompetents. Simplement, la méthode réductionniste, qui prône la concaténation des causes proches et des causes lointaines, est inadaptée. Dans l'exemple ci-dessus, d'une part, il est indécidable de savoir si la résolution œdipienne des parents des générations précédentes est une cause véritable ou une simple coïncidence et d'autre part, si elle s'avérait cause, il faudrait alors tenir compte d'éventuels autres déterminants auxquels elle s'agrègerait. Bien évidemment, il faudrait revoir cette étiologie dans la perspective de ce que, depuis l'avènement du structuralisme et de la cybernétique, on repère comme approche systémique. C'est dire, en anticipant, que cette nécessité d'une vision systémique des déterminants qui génèrent les phénomènes psychiques, implique d'être prise en compte dans la didactique. Celle-ci ne peut se limiter à la reconnaissance de l'articulation linéaire des effets et des causes.

Quoique intégrée empiriquement depuis l'origine, cette singularité réside dans le fait que pour appréhender le réel fonctionnement des phénomènes psychiques, il est nécessaire que, au delà de la mémorisation des savoirs théoriques et techniques, le futur psychanalyste appréhende à travers l'expérience "subjective" de ses propres dysfonctionnements, la consistance de la réalité psychique comme telle. Il faut donc qu'il soit d'abord "psychanalysant" (et non pas "analysé"), pour intégrer les mécanismes de structuration de la réalité psychique.

Il s'agit, dans cette expérience de sa psychanalyse personnelle, d'être acteur de la transformation organisationnelle que la cure opère sur son propre système psychique.

En d'autres termes, redécouvrir dans cette expérience, les phases et les errances de l'invention freudienne telles que Freud en a élaboré la conceptualisation dans son rapport transférentiel à Fliess (mais aussi à quelques autres). Refaire, pour son compte, avec pour seul protagoniste le psychanalyste qui conduit la cure, le chemin de la découverte originelle. C'est à cette condition qu'on peut accéder, à son tour, à la position de psychanalyste et de psychothérapeute freudien.

- Autrefois, on justifiait plus ou moins implicitement cette nécessité en l'inscrivant dans le registre d'une anthropologie dégradée. Confusément et sans l'avouer explicitement, on la référait à une improbable "initiation" symbolique. Il n'en est rien et il serait fécond de postuler que dans sa didactique, la psychanalyse freudienne intègre, de fait, si ce n'est l'intégralité des axiomes qui permet la constitution d'une approche systémique des phénomènes psychiques, du moins certains d'entre eux qui font référence à la position d'action du modélisateur et à la production d'information par l'action l'acte psychanalytique est créateur de l'information transformationnelle. Mais, à bien y réfléchir, le modèle théorique paraît en congruence intégrable avec l'ensemble des axiomes fondamentaux de la systémique tels qu'on peut les trouver dans l'Encyclopédie Universalis. A savoir :

Axiome I : La modélisation systémique est la conjonction de l'intention d'un modélisateur et de l'environnement au sein duquel il est délibérément actif. (versus l'axiome de la disjonction analytique des effets et des causes)

Axiome II : Il s'agit de représenter, par conjonction, l'acte et non pas la chose; le processus et non pas le résultat. Cet axiome est l'instrument nécessaire à toute modélisation systémique de la complexité. Celle-ci devient appréhendable sans être "analysable". Elle est complexe d'actions et de fonctionnements interactionnels enchevêtrés.

Axiome III : Un complexe d'actions perçu complexe par un modélisateur peut être représenté intelligiblement par divers réseaux d'interactions susceptibles d'une articulation.

Axiome IV : L'action perçue s'exerce dans un temps irréversible. Tout modèle d'un complexe porte donc en lui l'hypothèse de ses propres transformations.

Axiome V : L'action doit être productrice d'elle-même, c'est dire qu'une organisation est à la fois action d'organiser et résultat de cette action.

Axiome VI : Une action et un complexe d'actions doivent pouvoir produire leur propre représentation. L'action produit l'information qui la représente.

Axiome VII : L'information engendrée par un complexe d'actions doit pouvoir être engrammable sous forme symbolique et ces systèmes symboliques doivent pouvoir être manipulables (ou computable) au sein du complexe d'actions qui les forme.

Axiome VIII : En tant que concepteur de processus de conception, nous avons à être explicites, comme jamais nous avons eu à l'être auparavant, sur tout ce qui est en jeu dans la création d'une conception d'un modèle systémique.

- Cette axiomatique, à des années lumière de l'axiomatique formelle classique, peut permettre de penser autrement et la modélisation psychanalytique et sa didactique. En ce qui concerne la didactique, il s'agirait alors de déterminer les conditions, pour un psychanalysant, de l'expérience d'intériorisation de sa propre transformation psychique, et, tout à la fois, de fixation de la prise de conscience des modalités qui en assure le processus. Intériorisation qui mobilise le "penser" et non pas seulement la "réflexion savante".

Car savoir réflexivement, c'est à dire comme de l'extérieur, avoir mémorisé intellectuellement l'ensemble de la théorie et les techniques d'intervention, à la condition que cela soit possible, ne fait pas pour autant de celui qui les possède et les maîtrise un psychanalyste ou un psychothérapeute. C'est insuffisant pour qu'il en vienne à s'autoriser et que ses pairs le reconnaissent comme tel. Ni le diplôme de psychiatre, ni celui de psychologue, ni les études universitaires de psychanalyse ne suffisent à légitimer l'acte psychanalytique ou la pratique psychothérapique. Le psychanalyste, ou le psychothérapeute, ne peut s'autoriser à partir de ses seules connaissances et de sa compétence. Alors que dans toute autre profession, même celles réputées de santé, on attend du professionnel ou du praticien qu'ils mettent à disposition leur compétence avérée indépendamment de ce qu'ils sont en leur être.

Cette position, légitimement clivée pour toute autre profession, n'est pas tenable dans le champ psychanalytique. Et le psychanalyste ou le psychothérapeute ne peut pas appliquer, même implicitement, l'adage "faites ce que je dis et ce que je sais sans vous préoccuper de ce que je suis". Il serait alors en position d'imposture quasi perverse. Le psychanalyste doit garantir, dans son corps et dans sa subjectivité, son acte ou sa pratique. C'est à ce prix que l'on peut éviter la dérive manipulatrice. Pour un psychanalyste ou pour un psychothérapeute, acter c'est être.

- Et la légitimité de notre acte ou de notre aide dépend de notre être qui détermine notre position subjective. Cette exigence topologique, fondée sur un présupposé ontologique laïc, implique des critères d'habilitation sans doute peu en rapport avec ceux habituellement requis pour toutes les autres professions de santé. Pour le dire autrement, on ne demande pas seulement à l'impétrant d'accepter et de défendre volontairement et consciemment une position éthique, convenue et généralement inscrite dans une charte déontologique, mais d'être cette éthique même. Et cette série d'exigences systémiques (et leurs confins ontologiques), débouche sur une obligation existentielle paradoxale pour qui s'engage dans ce champ. On pourrait dire que nul qui n'a profondément souffert psychiquement et n'a fait le chemin d'en découvrir les interactions, ne peut légitimement prétendre accéder à la position de psychanalyste. Ou encore, plus le sujet a souffert, mieux il en est revenu, meilleure sera sa légitimité de psychanalyste et mieux il pourra conduire l'acte ou l'aide vis à vis des souffrances qui lui sont adressées.

Les conditions et modalités de la didactique

- Si on souhaite que la psychanalyse ait un nouveau destin dans le concert des sciences cognitives, il paraît nécessaire d'intégrer ces présupposés non seulement dans les réflexions théoriques mais surtout dans la didactique de notre discipline. C'est dire que le cursus du futur psychanalyste ou du futur psychothérapeute sera long et complexe. Car l'exigence liminaire d'avoir acquis les bases théoriques et de savoir faire se complexifie de la nécessité d'être passée par les protocoles qui permettent l'activation des processus de transformation et d'intériorisation subjectives. Cette transformation et cette intériorisation subjectives constituent la légitimisation des connaissances et des techniques apprises. Si on souhaitait éclaircir, par une métaphore biologique ce mécanisme incontournable, on pourrait dire que le savoir doit se "métaboliser" et que dans ce mécanisme de métabolisation, le didacticien tient la place de "médiateur" (enzymatique ou autre). Ou bien encore, si on prenait une image physico-chimique, on pourrait dire que cette opération est semblable au phénomène de précipité qui fait qu'un état instable s'organise en état stable par le truchement d'un élément tiers resté neutre.

Il y a dans le parcours du psychanalyste, deux obligations interactives : apprendre - métaboliser. Depuis que la psychanalyse est psychanalyse, ces deux exigences ont été respectées. Empiriquement.

- Il n'est donc pas inutile de tenter de modéliser les caractéristiques de ces deux obligations et leurs interactions. Car les interactions de ces deux voies d'accès doivent être ordonnées. Pour les besoins de l'exposé, on parlera de formation quand il s'agit de l'acquisition des connaissances et de savoir-faire. On parlera de transmission quand il s'agit de la métabolisation subjective de ces données. On conviendra que formation et transmission recouvrent trois fonctions (exhaustives) du fonctionnement psychique :
 - connaître
 - penser
 - transmettre

Connaître, c'est à dire comprendre et apprendre.

Penser, c'est à dire s'autoriser à l'interprétation et à l'invention conceptuelle.

Transmettre, c'est à dire acter la position qui permet à d'autres de connaître et de penser.

On convient de plus que connaître concerne essentiellement le registre de la formation. Penser est plutôt à inscrire au registre de la transmission. Ces deux fonctions doivent être relativisées comme il est de rigueur dans le cadre d'une orientation systémique. Il est évident que transmettre et former sont deux actions interactives. Au point que certaines acquisitions ne sont possibles que grâce à une action de transmission concomitante. Freud notait au début du siècle que certains éléments de la théorie ne pouvaient être compris et mémorisés qu'après que le futur psychanalyste ne les ait rencontrés dans sa propre cure.

Séparer et définir spécifiquement formation et transmission et leur affecter un registre de compétences tient à la nécessité de clarification. On considère que la formation et la transmission sont, chacune, une condition nécessaire et que leurs interactions les transforment en une condition nécessaire et suffisante de validation du processus didactique.

De la formation

Objet et instances psychiques sollicitées

- Dans la perspective de ce rappel épistémologique, il est convenu que la formation a pour objectif de faire acquérir au postulant les savoirs et techniques cumulés dans la culture. Il s'agit d'intégrer, autant que faire se peut, l'état de l'art du moment. Ce travail mobilise la pensée réflexive, dite dialectique, dont la modalité consiste d'abord à comprendre afin de pouvoir stocker les éléments de cette compréhension, qu'elle soit théorique ou technique. Cette mise en mémoire se réalise par l'activation et la mobilisation de ce que la théorie psychanalytique repère sous le terme de "pulsion épistémophilique" du moi. Pulsion épistémophilique qui prend son origine dans la curiosité (sexuelle) infantile et se sublime en "envie de savoir" sous les espèces d'appropriation des connaissances

Modalités

- Cette appropriation des connaissances se pratique essentiellement dans le cadre des universités. Ces universités délivrent un diplôme qui atteste que l'étudiant a bien acquis l'état de l'art requis pour revendiquer une compétence théorique et/ou technique. L'université est donc garante et légalise cette compétence. Pour accéder à cette garantie et à cette légalisation de l'acquisition des savoirs concernés par l'acte psychanalytique, il existe deux cursus principaux. Cette formation peut être acquise dans la filière "littéraire" qui délivre les diplômes de psychologie, soit dans la filière médicale. Bien sûr d'autres accès sont possibles quoique moins pertinents au regard de la législation en vigueur. Et, en tout état de cause, ceux qui postulent à partir d'autres voies d'accès devront bénéficier d'une formation psychologique ou médicale complémentaire.

Mais ces deux filières, si elles ne sont pas interactives, paraissent, prises isolément, insuffisantes. En effet, si la formation universitaire en psychologie permet l'appréhension des connaissances historiques et théoriques nécessaires pour s'engager dans le champ de l'acte psychanalytique, elle paraît insuffisante pour mesurer la vraie réalité de la souffrance psychique dans ses aspects les plus extrêmes. Et cette réalité se rencontre, dans nos sociétés industrielles "ségrégentes", uniquement à l'hôpital psychiatrique. C'est sans doute dans cette acception qu'il faut entendre la réplique que F. Dolto donnait à chacun qui lui demandait comment devenir psychanalyste : "Faites médecine".

Par cette formule lapidaire, elle affirmait d'une part que la psychanalyse n'était pas un pseudo savoir ésotérique ou charlatanesque, et, d'autre part, elle indiquait la nécessité de faire l'expérience irremplaçable de la confrontation avec la souffrance des corps et de la confrontation avec la folie comme état "ordinaire" de la condition humaine.

Expérience irremplaçable en cela qu'elle permet d'entrer véritablement dans la relation clinique comme relation à la fois de "sympathie" mais aussi d'extériorité, point nodal où les connaissances se métamorphosent en compréhension. Expérience irremplaçable pour mesurer à quel point l'acte psychanalytique, quoique réservé aux dysfonctionnements névrotiques, engage humainement celui qui en prend la responsabilité. Expérience irremplaçable pour prendre conscience que l'application d'un savoir technique, fût-il fondé, ne suffit pas quand il s'agit d'intervenir sur l'être psychique.

- De fait, un psychologue, un philosophe, un épistémologue, chacun avec ses motivations pourrait avoir mémorisé l'ensemble des connaissances concernant la psychanalyse freudienne, à supposer que cela soit possible, sans être, à quelque degré que ce soit, psychanalyste ou psychothérapeute. Dans cette perspective, le psychologue serait un expert des conduites et des comportements humains ; le philosophe pourrait disserter sur la conception de la nature humaine dans le corpus de la psychanalyse en regard des théories métaphysiques ou ontologiques ; l'épistémologue serait en mesure de rendre compte de la validité et de la consistance scientifique de cette modélisation et de la cohérence de celle-ci avec la pratique dont elle en est le substratum. Sans plus.

Réciproquement, un médecin, fût-il psychiatre qui aurait tout au long de son cursus intériorisé cette confrontation irremplaçable avec le corps malade et la folie, bien qu'il ait acquis cette compréhension dans sa relation de soignant à l'autre, ne serait pas habilité à se déclarer comme psychanalyste ou comme psychothérapeute freudien. Quoique son diplôme de docteur en médecine le lui permette légalement - comme quoi la légalité juridique ne coïncide pas toujours avec la légitimité symbolique - il lui faudrait acquérir une connaissance, bien plus approfondie que celle proposée dans ses études de la théorie psychanalytique et des techniques qui en découlent.

Les limites

A supposer qu'une personne ait suivi ce double cursus universitaire et hospitalier, cela ne ferait pas encore de lui un psychanalyste ou un psychothérapeute freudien. Psychologue ou docteur en médecine, il lui faudra s'engager dans la voie de la transmission. Bien évidemment, cette diachronie où l'on commencerait par acquérir une formation complète avant de s'engager dans le processus de transmission est une fiction erronée. Dans la réalité, la plupart du temps, le processus de formation s'intègre à celui de transmission. Etant toutefois noté, qu'une structure d'ordre y procède.

De la transmission

Objet et instances psychiques sollicitées

- Alors que la formation s'applique à l'acquisition, la transmission, elle, traite de l'activation des fonctions psychiques de métabolisation et de réagencement cognitif. La formation utilise l'énergie libidinale sublimée ; la transmission active la pulsion désirante (Cf. "Psychanalyse et psychothérapie aujourd'hui", article, joint). Elle s'inscrit dans le cycle ternaire du temps logique qui s'origine de "l'instant de voir" suivi du "temps pour comprendre" et qui se boucle par "le moment de conclure". Le temps logique est le mécanisme qui modélise les prétendus effets magiques "d'après coup". La transmission se déploie hors des contraintes irréversibles du temps chronométrique mesurable. Elle est hors durée. Elle travaille sur la dialectique dynamique qui s'instaure entre désir et libido. A ce titre, elle agit sur l'infrastructure informative du système inconscient, dont les transformations enclenchent le processus de penser et permettent la métabolisation des données. Elle s'étaie sur la pulsion épistémique, sous l'égide du sujet, dont la poussée pensante incessante ne s'investit sur aucun objet et ne cesse de remettre en cause l'aliénation par le sens.
- Elle se fonde sur une relation duelle particulière d'où les enjeux d'emprises mutuelles, générées par la mobilisation des investissements libidinaux partiels, seraient exclus au profit des effets désirants.

Modalités

La cure

- Quoique non exclusivement, la transmission trouve son expression la plus explicite dans la cure psychanalytique. La plus explicite dans la mesure où le dispositif mobilise les conditions de son effectuation. Et cette effectuation est d'autant plus patente s'il s'agit d'une psychanalyse didactique.

Il est néanmoins vrai que, à proprement parler, il n'existe pas de psychanalyse didactique qui se déclarerait comme telle. Il y a, à l'origine, une souffrance psychique qui s'adresse en psychanalyse et qui peut éventuellement prendre le travestissement d'une "demande de didactique". Manière de dire, projectivement, sa souffrance dans la volonté de soulager celle d'autrui. Dans cette étape préliminaire, cette demande ne doit pas être considérée. Il est nécessaire que la souffrance, débarrassée de l'écran projectif, puisse se dire et s'assumer. Elle prend effet quand, dans la cure personnelle, le désir de reproduire pour un autre l'acte ou l'aide psychanalytique s'éprouve comme une nécessité d'être en dehors de toute rationalisation morale, psychologique, historique, ou pseudo signifiante. Nécessité d'être irrépressible. C'est dans cette scansion (instant de voir) que la cure, quoique son protocole reste identique, prend sa dimension didactique.

- Ce qui spécifie la didactique par rapport à la psychanalyse personnelle, c'est, quoique dans l'une comme dans l'autre le cheminement subjectif retrace, aux variantes personnelles près, le trajet à l'aveugle de l'apparition et de la concaténation des concepts freudiens (inconscient, pulsion, traumatisme, fantasme, complexe d'œdipe, narcissisme, pulsion de vie et pulsion de mort, phase schizo paranoïde et dépressive, moi, surmoi, idéal du moi...etc) dans la psychanalyse didactique, la tâche du didacticien consiste, sans oblitérer les effets de guérison attendus, à permettre la prise de conscience de cette concordance entre invention par Freud et réinvention dans la cure des concepts fondamentaux. Cette répétition subjective constitue le temps pour comprendre dont les effets de perlaboration ouvre sur cette impérieuse nécessité de penser l'acte ou l'aide afin d'en modéliser la structure.

Ce qui est en jeu dans la didactique, c'est la levée du refoulement qui autorise à penser. Où "penser" serait une instance de subversion des certitudes que les connaissances sclérosées instituent en traditions intangibles. Traditions qui disqualifient notre discipline au regard de la pensée scientifique. C'est de ce lieu de subversion que s'origine cette impérieuse nécessité d'élaborer. C'est en cela que la didactique tient son originalité : dans sa fonction de permettre que la théorie prenne corps et s'authentifie singulièrement dans le désir du nouveau psychanalyste.

C'est pourquoi il est nécessaire que la didactique aille à bonne fin. Moment de conclure, où, après être passé par toutes les attritions des significations, par toutes les régressions, par toutes les évocations conflictuelles, le sujet se retrouve, alors, hors transfert. "Sans recours" disait Lacan. Et, ce moment n'est pas un moment mythique, illusoire, inatteignable. Toute psychanalyse a une fin. Une fin qui se repère dans le ré-tablissement (ou l'établissement) de la bifurcation pulsionnelle désirante de celle libidinale, de la mise en tension de leur dynamique à travers les instances topiques enfin à leur juste place. Alors, le psychanalyste, encore psychanalysant, se trouve lui-même en "passe" de se situer "passeur" pour un autre psychanalysant.

La lecture

- La lecture ne coïncide pas avec l'apprentissage des connaissances telle qu'elle est organisée à l'université ou à l'hôpital. En termes pulsionnels, on pourrait dire qu'elle mobilise la pulsion épistémique du "penser" et non la pulsion épistémophilique du savoir. Désir de penser par opposition à envie de savoir. Elle se situe dans le "temps pour comprendre" déclenché dans la cure par la prise de conscience de l'impérieuse nécessité de penser l'acte ou l'aide auquel on se destine. Elle ne peut donc intervenir qu'après que cet "insight" se soit produit dans la didactique.

Il ne s'agit pas d'un travail de compilation, de classement ou de comparaison. Elle consiste dans un véritable retour aux textes fondateurs et fondamentaux qui balisent l'histoire de l'élaboration théorique et qui sont autant de repères pour tous ceux qui souhaitent pénétrer en son champ. Encore qu'il faille entendre ce que lire recèle.

Lire tient à la fois de l'exégèse critique et de l'élaboration personnelle. Lire, parce que cela mobilise un investissement désirant, tient de l'invention interprétative. Lire, enfin, consiste à faire advenir l'insu autour duquel une œuvre s'élabore comme masque. Et il faut entendre "insu" dans une double acception : d'abord "insu" du lecteur confronté à l'œuvre et à son caractère "inouï", ensuite "insu" qui fait butée pour l'auteur dans sa tentative d'élucidation. La lecture s'organise à partir de ce double "manque à savoir" qui génère et entretient l'invention permanente de chacun qui s'y voue. "L'insu qui sait" dont jouait et se jouait J. Lacan. L'insu comme pousse à penser dirait on aujourd'hui.

- De fait, cette transmission particulière au travers de la lecture des textes fondamentaux est de la compétence des associations de psychanalystes. Elles mettent, en effet, à la disposition de leurs membres, séminaires, cartels, groupes de travail, qui sont autant de lieux de confrontation, d'élaboration et de production.

Il était convenu d'attribuer la mobilisation des participants au phénomène de "transfert de travail". Et on supputait que ce transfert de travail était déclenché par le fait qu'un des participants pouvait être considéré par les autres comme "sujet supposé savoir". Cette théorie a trouvé son application littérale dans l'organisation du cartel. Celui supposé incarné le "sujet supposé savoir" était, alors, repéré comme "plus un". Cette élaboration est sans doute fallacieuse. Ce qui motive à penser, justement, ne se détermine pas dans quelque relation transférentielle que ce soit. Il nécessite la mise hors transfert. Penser advient quand l'autonomie véritable s'avère. Le savoir, lui, comme captation de ce que l'autre possède et que le "moi" souhaite s'incorporer, procède du transfert.

Le contrôle

- C'est l'ultime praticable de la transmission. Il intervient non seulement quand les épreuves de formation ont été réussies et que le processus de lecture a été largement enclenché, mais surtout à une phase cruciale de la psychanalyse didactique. On pourrait dire qu'il survient quand s'épuise le temps pour comprendre et que se profile le moment de conclure

Il se situerait, même, comme une anticipation du moment de conclure qui signe la fin de la didactique. En effet, il se met en place quand un psychanalysant, toujours en didactique, reçoit, pour son propre compte, une demande d'aide ou une adresse et qu'il y répond positivement. Cette réponse positive, et la responsabilité qui en découle, est toujours prématurée. Et cette prématuration constitue un passage obligé du processus de transmission et de la menée à bonne fin de la didactique. Cette prématuration implique que le didacticien, dans un premier temps, fasse réintégrer cet acte dans le cadre de la cure pour en éprouver l'authenticité et la pertinence. Cet acte peut en effet s'inscrire, tout uniment, dans la série des actes manqués qui ponctuent toute cure. Dans cette occurrence, il convient de le resituer dans le contexte transférentiel qui l'a déclenché. Ce qui n'empêche que, parce que la demande ou l'adresse a été reçue, le didacticien doit assumer, transitoirement, la position de contrôleur.

En revanche, si cette réponse "prématurée" n'est pas le résultat d'un mécanisme de défense du psychanalysant, si donc, cette réponse correspond à une mise "hors transfert" partielle de celui-ci à vis à vis du didacticien, alors d'un commun accord et, quoique la didactique se poursuive, le futur psychanalyste doit s'adresser à un contrôleur tiers.

- Contrairement à ce que le terme qui le dénomine indique, cette pratique ne peut se borner en une simple correction des "erreurs" ou des "fautes" qu'un jeune psychanalyste est sensé faire dans son acte ou son aide. Il ne s'agit pas seulement de remettre sur la bonne voie un postulant égaré. Il ne s'agit pas non plus, comme de bonnes âmes en ont esquissé la justification théorique, d'une analyse de contrôle, où le contrôleur serait sensé repérer et interpréter, à travers les erreurs techniques de son contrôlant, les adhérences névrotiques non résolues dans sa psychanalyse personnelle.

Le contrôle est le lieu où, à l'occasion d'un travail de psychanalyse ou de psychothérapie avec un patient, le psychanalyste met à l'épreuve l'élaboration de son acte ou de sa pratique en présence de son contrôleur. Le contrôleur, en position de butée, se met à l'écoute de la modélisation de son contrôlant et de l'application de celle-ci dans sa praxis. Ce que le contrôlant met à l'épreuve, c'est la consistance de son élaboration et la cohérence de celle-ci avec la conduite de cette cure originale. L'acte de transmission tient pour l'essentiel à cette "écoute butée" qui oblige le contrôlant à repérer ce qui dans son acte tient de la pratique symbolique et à éliminer les affabulations imaginaires, interprétatives et volatiles, dénuées de tout fondement. C'est dire que le contrôle, tout comme la didactique, s'engage à partir d'une position topologique du corps, comme corps présent, de celui qui l'assume.

Ce qui situe à un deuxième niveau le colloque langagier qui s'instaure entre le contrôleur et le contrôlant. Et ce colloque langagier permet au contrôlant de mettre en justes mots l'intuition de son élaboration singulière.

Conclusion

- On aura compris que, pour moi, étant donné les présupposés qui fondent la théorie psychanalytique, il n'y a aucune différence, ni même variante, entre la didactique d'un psychanalyste et la didactique d'un psychothérapeute freudien. En d'autres termes, un psychothérapeute freudien a suivi le cursus d'un psychanalyste. Il doit donc poursuivre complètement et jusqu'à son terme le cursus de formation et de transmission. Bien sûr, d'autres disciplines peuvent utiliser certains aspects de la théorie psychanalytique dans le cadre de leurs propres élaborations. Mais elles ne peuvent revendiquer pour autant la dénomination freudienne. Jung et Freud, au moment de leur séparation, entre 1910 et 1915, en étaient convenus.

Marc Lebailly
Psychanalyste

Paris, le 10 mai 2000